

Septembre 2025

CB

CINEBULLETIN N° 553

Revue et plateforme
des professionnel·le·s de
l'audiovisuel suisse

FOCUS

Visibilité

Une société réellement diverse
exige des représentations au
cinéma et dans les médias lui
tendent un miroir.

International

Quelques initiatives qui
encouragent la diversité autour
du globe.

Carrière

Daniel Bernhardt, acteur et
entraîneur d'arts martiaux aux
États-Unis.

1975
2025 **50** Cinebulletin



SSA société
suisse des
auteurs

suïssimage

Les Fonds culturels de la SSA et de Suïssimage soutiennent la création
et accompagnent le développement de nouveaux projets.

Derrière chaque
création audiovisuelle
il y a des personnes.
Nous protégeons leurs
droits d'auteur.

La visibilité comme acte de reconnaissance

-P6-

Focus

Visibilité

Les femmes de plus de 40 ans sont beaucoup moins présentes sur les écrans que leurs homologues masculins du même âge.

-P7-

Focus

Représentation

Les personnes avec handicap sous les projecteurs.

-P9-

Focus

Modèles à suivre

Reta Guertg, Anaïs Emery et Émilie Bujès sur l'égalité des chances dans les festivals.

-P13-

Nouveaux talents

Selma Kopp

L'actrice tient le rôle principal dans « Wolves », présenté au ZFF.

-P14-

La rencontre

Pema Shitsetsang

Entretien avec l'actrice d'origine tibétaine.

-P17-

Comédie

Humour

Michael « Bully » Herbig teste les limites de l'humour et du politiquement correct.

-P18-

Carrière

Film d'action

Daniel Bernhardt, acteur et entraîneur d'arts martiaux aux États-Unis.

-P19-

International

Diversité et égalité

Quelques initiatives qui encouragent la diversité autour du globe.

-P20-

Animation

Film de commande

Nino Christen en trois images.

-P23-

Opinion

Collecte de données

Josephine Diecke plaide pour une recherche qui prenne en compte toutes les facettes de la diversité.

-P24-

Sud-est

Interprétation

Christina Andrea Rosamilia construit une carrière internationale en marge des stéréotypes.



© Kenza Wadimoff

L'actrice mexicano-américaine Salma Hayek est aujourd'hui l'une des mieux payées de sa profession. Pourtant, son ascension n'a pas été facile. Lorsqu'elle a postulé pour un rôle dans un film de science-fiction, on lui a répondu : « Qu'est-ce qu'une Mexicaine irait faire dans l'espace ? »

Dans son livre « Reel Inequality : Hollywood Actors and Racism », Nancy Wang Yuen montre brillamment comment l'industrie cinématographique a été guidée dès le début par une vision du monde qui définit la norme comme patriarcale, blanche et occidentale. Dans les années 1920 et 1930, les personnes à la peau sombre ou d'autres ethnicités étaient incarnées à l'écran par des acteur-trice-s blanc-he-s, grime-e-s ou déguise-e-s. Leurs rôles s'inscrivaient toujours dans un contexte dénigrant. Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à dire qu'une telle pratique n'est plus acceptable.

Ce n'est qu'un demi-progrès : si les protagonistes sont enfin interprété-e-s par des personnes des ethnies concernées, ils et elles restent malgré tout enfermée-s dans d'autres clichés racistes. « Trop de Latinos », « trop d'Afro-Américain-e-s » ou « trop d'Asiatiques » sur une liste de distribution pourraient irriter le public. Cette attitude ignore non seulement la part réelle de ces groupes au sein de la population américaine, mais aussi leur rôle en tant que public particulièrement passionné de cinéma et de séries télévisées. Sur le plan du marketing, il y aurait pourtant beaucoup à gagner. Certains studios l'ont d'ailleurs compris depuis longtemps et composent leurs distributions avec plus de diversité. On voit également apparaître de plus en plus de séries, comme « Beef », « Deli Boys » ou « How to Get Away with Murder », avec des distributions diversifiées, et qui atteignent pourtant leur public dans le monde entier.

Beaucoup de choses ont évolué ces dernières années, mais pas tant que ça finalement. En essayant de bien faire, un fabricant allemand de fromage, Milram, a croulé sous les commentaires racistes et les appels au

boycott après avoir lancé des emballages avec des visages de personnes racisées. À l'inverse l'horlogier suisse a sorti sur le marché chinois, très lucratif, une publicité avec un mannequin qui tire sur ses yeux. Un geste qui se moque ouvertement des personnes asiatiques – et tout le monde le sait.

Si l'on s'attarde sur les discussions en ligne, par exemple un studio envisage de caster une actrice racisée pour jouer Ariel la petite sirène, on a l'impression que c'est la fin du monde... Les réactions face à un film comme « Slanted » d'Amy Wang, dans lequel une jeune fille d'origine chinoise grandit aux États-Unis et rêve de devenir reine du bal de fin d'année, seront donc très intéressantes à observer. Elle est convaincue que seule une personne blanche aurait une chance d'y parvenir – et décide de passer sous le scalpel. Le sujet montre clairement une chose : les images influencent la perception que chacun-e a de soi-même.

La Suisse aussi connaît ce type de débats. Pour les acteur-trice-s concerné-e-s, il reste cependant difficile de s'exprimer ouvertement sur le sujet sans risquer d'être perçu-e-s comme « difficiles ». Circule également l'idée que « l'inclusion et la diversité » coûteraient cher. Ne s'agit-il pas juste d'un préjugé ? Ou d'un manque de motivation ? Jusqu'à présent, la Suisse collecte des données sur la diversité et l'égalité, mais il n'existe pas de réglementation contraignante. Des initiatives comme celle du Migros Story Lab, où les requêtes sont soumises de manière anonyme, sont porteuses d'avenir.

Il est déjà assez difficile de garantir aux femmes leur juste place, devant comme derrière la caméra. Les rôles de plus de 40 ans sont, chez nous aussi, nettement moins souvent attribués à des femmes qu'à des hommes. Les femmes continuent d'accepter des budgets inférieurs pour des projets comparables, l'accès à certains métiers du cinéma leur reste difficile, elles sont moins souvent invitées dans des festivals de films, et en moyenne elles gagnent entre 8 et 17 % de moins que des hommes occupant les mêmes postes. C'est ce que montrent les données collectées par l'Office fédéral de la culture et d'autres grands organismes de financement en Suisse. Mais les mesures ou les directives obligatoires pour les productions et institutions restent timides. Cinéforum vient tout juste de signer avec des membres du secteur une charte qui vise à sensibiliser les employeurs et qui contient aussi des lignes de conduite en cas d'abus sexistes, sexuels ou de mobbing. Il en faut cependant bien davantage. Quotas, primes ou autres incitations ? En tout cas, les chiffres stagnent clairement. L'exemple de l'Autriche montre pourtant que des incitations ciblées fonctionnent.

Teresa Vena

Corédactrice en chef



SRG SSR **RSI** **RTR** **RTS** **SRF** **SWI**

PARTICIPEZ À LA DISCUSSION

Inscrivez-vous maintenant et échangez
sur la cohésion avec la SSR.





Le ministère de la Culture a refusé au réalisateur grec Yorgos Lanthimos l'autorisation de tourner sa nouvelle comédie de science-fiction «Bugonia» sur l'Acropole d'Athènes. La raison invoquée est que le sujet n'est pas compatible avec l'importance et la valeur culturelle de l'Acropole, notamment en raison d'une scène prévue avec de nombreux cadavres.

Chez l'éditeur allemand Schüren est paru « Von <Harriet> zu <Queen & Slim>. Afroamerikanische Regisseurinnen und ihre neue Bilderwelten ». Cette monographie offre un aperçu du travail des cinéastes afro-américaines contemporaines, de leur situation actuelle et de leurs modèles. Le même éditeur a publié un recueil d'essais sur l'histoire et les caractéristiques du cinéma philippin.

75'000 francs

Les quatre associations nationales de producteurs de films ARF/FDS, GARP, IG et SFP ont adopté des recommandations communes en matière de salaires et d'honoraires pour la réalisation et l'écriture de scénarios dans les productions cinématographiques suisses. L'outil central est le calculateur de coûts ARF/FDS, qui permet de déterminer des rémunérations équitables. Désormais, pour les films de fiction, une rémunération minimale de 75'000 francs est appliquée pour le scénario; pour la réalisation, les recommandations se situent entre 90'000 et 135'000 francs. Pour le documentaire, l'accent est mis sur la prise en compte du temps de travail.

50:50

Lancé en 2019 par la BBC, le « 50:50 Equality Project » fait partie d'un réseau mondial regroupant 145 organisations dans plus de 30 pays. Les trois quarts des organisations, dont la part de femmes était auparavant inférieure à 50 %, ont pu améliorer leurs chiffres. Depuis 2021, la SSR, avec son initiative « Chance 50:50 », poursuit l'objectif de lutter contre la prédominance masculine dans les médias, qui culmine généralement à 75 %.

16 millions

Depuis l'entrée en vigueur de la Lex Netflix, environ 16 millions de francs ont été investis dans la production cinématographique suisse. D'ici à 2027, 14 millions de francs supplémentaires sont attendus.

20 ANS

Il y a 20 ans, un musée du cinéma était inauguré dans la petite localité de Melgaço, dans le nord du Portugal. Le critique de cinéma et conservateur français Jean-Loup Passek (1936-2016) avait légué pour l'occasion son importante collection privée, l'une des plus vastes de ce genre, composée d'affiches de films et d'objets liés au cinéma. Elle comprend des appareils historiques allant de la période précinématographique jusqu'à l'époque des frères Lumière, notamment la lanterne magique, le phénakistiscope, le zootrope et le praxinoscope.

En juin 2025, le Canada a supprimé la taxe sur les services numériques (TSN) afin de relancer les négociations commerciales avec les États-Unis. Cette taxe de 3 %, introduite initialement en juin 2024, s'appliquait aux revenus numériques des grandes entreprises au Canada, notamment ceux provenant de la publicité, des petites annonces ou de l'utilisation des données utilisateurs.

250 MILLIONS

Le ministre allemand de la Culture, Wolfram Weimer, a annoncé une contribution de 250 millions d'euros pour le soutien au cinéma. À partir de 2026, le budget actuel consacré aux mesures incitatives devrait être doublé pour atteindre ce montant. Les fonds doivent cependant encore être approuvés dans le cadre du budget fédéral. Une obligation d'investissement pour les plateformes en ligne est également en cours d'élaboration.

L'acteur irlandais Colin Farrell recevra le Prix d'honneur Golden Icon Award au Zurich Film Festival.

Un sommet à gravir

« \$hare » a pour mission de raconter une histoire singulière.
Pour mener à bien son projet, Katja Meier, productrice et créatrice de la série,
s'aventure en terrain inédit.

Par Selina Hangartner

Au début de l'année, le quotidien britannique « The Guardian » consacrait un article intéressant à la Suissesse Katja Meier. On y découvrirait que, lors du développement de sa série « \$hare », on l'avait à plusieurs reprises incitée à rajeunir son héroïne : une protagoniste de 59 ans risquait, selon des voix aguerries du milieu, de décourager des financeurs potentiels.

Des plateformes innovantes pour des histoires inédites

Katja Meier a tenu bon. Si son projet s'est confronté à la frilosité d'un milieu où une héroïne de plus de 50 ans reste encore une audace, il a aussi suscité beaucoup d'enthousiasme. Ainsi, l'édition britannique du Writers Lab – une organisation à but non lucratif fondée en 2015 aux États-Unis pour soutenir les scénaristes femmes et non binaires de plus de 40 ans développant des projets en anglais – a trouvé dans « \$hare » un candidat idéal. Située dans les Alpes suisses, la série met en scène une entrepreneuse britanno-suisse bien décidée à bousculer le secteur de l'industrie minière et du commerce des matières premières. Le programme Writers Lab a accompagné le développement du scénario et contribué à la production d'un premier épisode pilote, tourné en 2024 dans les Grisons.

Originaire d'Argovie, Katja Meier vit désormais principalement en Italie, après plusieurs déménagements. La recherche de partenaires pour la première saison l'a ouverte au monde international de la production de séries. Ce projet l'oblige à repenser les modes de financement traditionnels en Suisse. Comme « \$hare » est destiné à un public international, avec des dialogues en anglais, la participation de la SRF en tant que partenaire semble peu probable.

En même temps, Katja Meier ne se fait guère d'illusions quant à une éventuelle

coproduction avec une grande plateforme de streaming, même si elle tient à « ne fermer aucune porte ». Pour elle et son équipe, garantir des conditions de travail équitables, notamment la transparence salariale, est primordial – un principe encore loin d'être acquis dans l'industrie. « Cette transparence est essentielle pour corriger les disparités historiques entre les rémunérations des hommes et des femmes, en particulier dans les secteurs de la télévision et du cinéma », souligne-t-elle. Pour concrétiser son projet, Katja Meier a fondé sa propre société de production, Zenka Films, et s'est entourée de collaboratrices de confiance : Delia Mayer, réalisatrice de l'épisode pilote, Isabelle Simmen, cheffe opératrice, et la monteuse polonaise Kamila Gazda.

Un parcours escarpé

À écouter Katja Meier, les correspondances entre son parcours et celui de la protagoniste de « \$hare » sautent aux yeux.

Toutes deux doivent s'imposer dans une industrie encore largement régie par des codes établis. Ces parallèles sont apparus à plusieurs reprises lors du tournage du premier épisode, sur les flancs alpins : une expérience exigeante mais enrichissante. « C'est assez parlant que nous filmions dans un cadre à la fois magnifique et éprouvant », songe-t-elle. Elle y voit une métaphore du travail fourni pour mener à bien son projet selon ses propres principes et conditions : « C'est un peu comme si nous devions baliser nous-mêmes nos chemins. » Un processus ardu, mais qu'elle vit avant tout comme une aventure.

Grâce à sa détermination, Katja Meier a déjà su rallier plusieurs acteurs du secteur, comme le Migros Story Lab, qui a soutenu le développement initial de la série, et le Writers Lab. La présentation de son épisode pilote, au printemps dernier, l'a conduite de New York au prestigieux SeriesFest de Denver, où elle a pu nouer de précieux contacts



Image tirée de l'épisode pilote « \$hare » avec Viktoria Trauttmansdorff. © Zenka Films

avec le milieu américain. Le traitement de la première saison est prêt, et le tournage pourrait démarrer dès que l'organisation sera finalisée. Tout récemment, « \$hare » a également été retenu par One Planet Lab, une initiative intersectorielle du WWF qui encourage les productions narratives abordant la durabilité économique.

Katja Meier est optimiste quant à la concrétisation de son projet avec sa protagoniste quinquagénaire. Certaines tendances observées dans les secteurs de la télévision et du cinéma semblent lui donner raison. Les données de l'Office fédéral de la culture, collectées depuis plusieurs années, montrent une augmentation du nombre de rôles principaux et de rôles parlants pour des personnages féminins de plus de 50 ans, même si ces derniers restent sous-représentés par rapport aux rôles de femmes plus jeunes et d'hommes du même âge. « Cela ne changera que lorsqu'il y aura de vrais modèles à suivre », insiste Katja Meier. C'est exactement à cela qu'elle s'attelle.

L'OFC souligne également le rôle décisif des réalisatrices et créatrices de séries comme Katja Meier, ainsi que de ses collaboratrices Delia Mayer, Kamila Gazda et Isabelle Simmen. Ce sont en effet les femmes derrière la caméra qui contribuent le plus à la représentation à l'écran de personnages correspondant à leur sexe et à leurs tranches d'âge. Si elle se concrétise, la série « \$hare » constituerait ainsi une contribution particulièrement prometteuse. ■



Damian Bright. © Sandro Imhasly/Pro Infirmis

« Nous sommes les expert·e·s de notre propre vie »

Damian Bright vit avec un handicap cognitif dû à une trisomie 21. À 34 ans, il souhaite mener une vie autonome et exercer librement le métier d'acteur.

Propos recueillis par Teresa Vena

Les personnes en situation de handicap sont-elles présentes dans le cinéma suisse ?

En Suisse, les personnes en situation de handicap sont invisibles, et encore plus au cinéma. Quand elles apparaissent, c'est généralement à la télévision, dans des documentaires où elles sont représentées comme des êtres plutôt pitoyables, qui bouleversent la vie de leur entourage. Des spécialistes issu·e·s d'institutions expliquent alors comment ces personnes pourraient mieux vivre. Dans les films de fiction, on préfère engager des acteur·trice·s sans handicap pour incarner une personne handicapée, comme dans « Merci pour rien » avec Joel Basman dans le rôle d'une personne en fauteuil roulant ou dans « Stöffitown » de Christoph Schaub. Alors que je me sentirais capable de jouer moi-même de tels rôles.

Pourquoi, à votre avis ?

On pense que les personnes en situation de handicap ne peuvent pas être employées dans des films, car elles seraient trop « imprévisibles ». Elles ralentiraient tout et rendraient ainsi le tournage plus coûteux.

En tant que membres de la société les personnes handicapées méritent d'être sous les projecteurs.

Philip Spaar, réalisateur de « Undercover inklusiv »

Comment surmonter ces appréhensions ?

En se rencontrant. Les formations que je donne moi-même dans les écoles, les musées et d'autres lieux y contribuent. Ainsi, les gens réalisent : nous sommes les expert-e-s de notre propre vie. Et il faut surtout de la bonne volonté. Dans chaque film, on pourrait facilement intégrer une personne avec une canne blanche, en fauteuil roulant ou utilisant la langue des signes. Ou quelqu'un comme moi, dans un rôle de figurant, en tant qu'oncle, frère ou ami des protagonistes. Les professionnel-le-s du cinéma se rendraient compte que c'est possible.

Auriez-vous besoin de soutien pour assumer un tel rôle ?

En tant que figurant, je n'ai pas besoin d'aide tant que la communication en amont est bonne. Je ne peux pas vraiment gérer moi-même les demandes et la correspondance préalables. Pour un rôle parlant, j'aurais probablement besoin d'un coach. Mais je suis largement autonome en ce qui concerne le jeu d'acteur. Je voyage seul, je comprends vite, je suis discipliné et j'apporte de la bonne humeur sur le plateau.

Quelles possibilités s'offrent à vous dans le cinéma suisse ?

Il y a plus de dix ans, j'ai plusieurs fois travaillé comme figurant. J'ai aussi pris du plaisir à le faire, mais cela n'a jamais suffi pour obtenir un rôle secondaire. À un moment donné, j'ai trouvé cela trop fastidieux. Actuellement, je ne suis dans aucune agence. Parfois, j'obtiens des engagements grâce à des personnes avec qui j'ai déjà travaillé. J'ai généralement du temps, puisque je travaille comme indépendant. D'autres acteur-trice-s en situation de handicap travaillent dans le milieu artistique, grâce à des programmes organisés par les institutions dans lesquelles elles vivent ou travaillent et dont elles sont donc dépendantes.

C'est pour cela que vous vous concentrez sur le théâtre ?

Ma carrière a commencé à l'école de musique de Küsnacht à l'âge de 5 ans. J'ai suivi une formation d'acteur au théâtre Hora de Zurich. J'ai voyagé dans le monde entier avec la production « Disabled Theater », créée en collaboration avec le chorégraphe français Jérôme Bel. J'ai également créé ma propre pièce, « I belong », qui raconte mon histoire personnelle et que j'interprète. Cette pièce est née pendant ma formation CAS à l'Académie Dimitri. Je l'ai jouée à plusieurs endroits, comme au théâtre de Coire. Elle fait aussi régulièrement partie d'ateliers dans les écoles. J'ai aussi chorégraphié et interprété d'autres pièces en tant que danseur.

La situation est-elle différente à l'étranger ?

Aux États-Unis, Chris Burke a incarné Corky dans la série « Life Goes On » (1989-1993) sur ABC, diffusée à une heure de grande écoute. Aujourd'hui, en Allemagne, Carina Kühne, notamment depuis son rôle principal dans « Be my Baby » (2014), apparaît régulièrement dans des films. En Grande-Bretagne, de nombreux acteur-trice-s en situation de handicap sont actifs. Sarah Gordy, qui comme Carina Kühne et moi-même vit avec une trisomie 21, joue dans de nombreuses séries télévisées et films. L'Espagne offre aussi de bons exemples, comme le film « Yo, también » (2009). ■

Courage face à l'imprévu

Dans le court métrage « Undercover inklusiv » de Philip Spaar, trois personnes en situation de handicap cognitif veulent braquer une banque. Elles tirent profit du fait qu'on les sous-estime. Et elles veulent être prises au sérieux, ne pas être traitées comme des enfants. C'est exactement ce qu'a fait l'équipe de production autour du réalisateur. Lors d'un atelier avec des membres du théâtre Hora de Zurich, il a pu mettre son scénario à l'épreuve : « L'improvisation est leur force, dit-il à propos des comédiens et comédiennes qu'il a rencontré-e-s sur place. Nous avons adapté l'histoire avec leurs idées et nous nous sommes inspirés de leurs réactions. »

Trois personnes ont endossé les rôles principaux, d'autres membres de la troupe ont joué les figurant-e-s. Une semaine et demie de répétitions et cinq jours de tournage ont été nécessaires. « Il s'est produit quelque chose de magique », s'enthousiasme Philip Spaar. Le courage, la patience et la flexibilité dont il a fait preuve ont porté leurs fruits. « Nous avons répété les scènes de nombreuses fois, soufflé le texte et ralenti le rythme de travail. » Cela impliquait par exemple des journées plus courtes et le fait de veiller à accorder suffisamment de pauses. Des précautions sanitaires strictes ont aussi été nécessaires pour protéger des personnes au système immunitaire souvent fragile.

Philip Spaar veut réaliser des films « qui font bouger les choses ». Pour y arriver, il a trouvé des allié-e-s. Par sympathie pour le projet, ils ont travaillé en partie bénévolement et ont permis de concrétiser une idée qu'il mûrit depuis vingt ans : « Raconter une histoire où les personnes en situation de handicap sont des personnages actifs et ne restent pas en marge. En tant que membres de la société, elles méritent d'être sous les projecteurs. » ■ *tev*



Noha Badir, Stefan Gubser, Gianni Blumer et Caitlin Friedly lors du tournage de « Undercover inklusiv ». © Rahel Spirig

« Je veux être un modèle pour les jeunes femmes »

Reta Guetg, 42 ans, est la nouvelle vice-directrice et actionnaire du Zurich Film Festival. Portrait d'une femme qui préfère créer plutôt que briller ; et qui fait preuve de caractère.

Par Sarah Stutte



Reta Guetg © Christos Tzikas

Elle ne s'est jamais avancée sous les feux des projecteurs. Reta Guetg a toujours préféré l'ombre des coulisses. Là où l'on tire les ficelles, où l'on fédère les équipes et où l'on conçoit des programmes avec une vision. Mais la voici désormais en pleine lumière en tant que nouvelle vice-directrice du Zurich Film Festival (ZFF). « J'ai dû apprendre à être plus présente », confie-t-elle. Une déclaration qui en dit long sur son parcours et son style managérial.

Elle a grandi à Berne, et le cinéma a très tôt occupé une place importante dans sa vie. Sa première expérience cinématographique, l'humoriste Loriot, l'a marquée. « L'humour n'était pas vraiment à la portée des enfants », se souvient-elle. Plus tard, sa mère a rapporté un magnétoscope à la maison, pour lui montrer « E.T. ». « Cela aussi s'est gravé dans ma mémoire. » Au gymnase, elle a compris que le cinéma était la forme d'art qui réunissait tout ce qui la fascinait : le langage visuel, l'art du récit, la musique et les questions de société.

Étudier les sciences du cinéma, du journalisme et de la linguistique allait de soi. Pas tant pour la critique ou la théorie que pour son désir de lancer des débats. Très tôt, elle s'est engagée dans la création du festival de courts métrages Shnit à Berne. « Je me suis retrouvée là-dedans un peu par hasard – c'est typique de mon parcours », dit-elle. La curiosité, l'intuition et l'ouverture d'esprit ont souvent guidé ses choix.

Au ZFF, elle a marqué de son empreinte les contenus en tant que coresponsable de la programmation et cheffe du programme Industrie, de manière discrète mais influente. « Beaucoup de choses se passent en coulisses », explique Reta Guetg. En étroite collaboration avec des décideurs d'Hollywood, elle invite depuis des années des personnalités de renom aux conférences dédiées à l'industrie, le Zurich Summit. Avec cette nouvelle fonction, elle est désormais encore plus visible. « Je n'aime pas me faire remarquer, confie-t-elle. Mais j'ai compris que la visibilité fait partie du jeu lorsqu'on veut participer aux décisions. »

Ce nouveau rôle n'est pas seulement une étape dans sa carrière, mais aussi un symbole. « Les fonctions de direction peuvent s'exercer de bien des manières, dit-elle. Je suis comme je suis et c'est exactement ça qui doit être possible. » Une jeune stagiaire lui a dit un jour : « Quand je serai plus âgée, j'aimerais être comme toi. » Des mots qui ont touché Reta Guetg et lui ont fait prendre conscience qu'être un modèle implique aussi une responsabilité. D'autant plus aujourd'hui, en tant qu'actionnaire du ZFF et entrepreneuse.

En tant que femme dans l'industrie du cinéma, elle a appris à écouter attentivement, et à prendre plus souvent la parole. « Souvent, ce sont des choses subtiles. Une suggestion n'est prise au sérieux que lorsqu'un homme la répète. » Aujourd'hui, elle ose davantage remettre en cause ce genre de préjugés, même si cela demande des efforts.

La diversité est un thème central pour elle, tant sur les écrans que derrière les écrans. Elle apprécie la liberté de curation du ZFF, où les grands noms côtoient des voix inconnues. « Le cinéma doit être le reflet des réalités les plus diverses. » Pour elle, le fait que les femmes soient désormais majoritaires dans la programmation du festival est un pas important vers de nouvelles perspectives et de nouvelles façons de raconter des histoires.

Elle s'engage également en dehors du ZFF, par exemple au sein du réseau SWAN, qui milite pour l'égalité dans le secteur audiovisuel. Reta Guetg voit certes des progrès, notamment chez les jeunes cinéastes, mais dans les grosses productions ou les postes prestigieux, le secteur reste dominé par les hommes. « Beaucoup de décisions sont prises par des hommes. Cela influence aussi ce qui finit par être montré à l'écran », avoue-t-elle.

Reta Guetg prend au sérieux son rôle de modèle pour la nouvelle génération – même si elle ne s'est jamais consciemment imaginée dans ce rôle. C'est peut-être justement ce qui la rend efficace : elle montre qu'il n'est pas nécessaire de faire du bruit pour faire bouger les choses. ■



© Irina Garcia

Deux questions à André Küttel, scénariste

Existe-t-il, en Suisse, un véritable intérêt pour les protagonistes en situation de handicap ?

Si le sujet du film a du potentiel, l'intérêt est souvent là. Cependant, les personnes en situation de handicap ne sont généralement représentées que lorsque le handicap est au centre de l'intrigue. Cela ne concerne qu'une infime partie des films produits. J'aimerais que les minorités soient intégrées sans qu'il y ait besoin d'une raison dramatique ou narrative spécifique.

Avez-vous déjà créé un personnage issu d'une minorité, qui a été abandonné en cours d'écriture ?

Oui. Au cours du développement, le personnage en question devenait de plus en plus étrange et, à un moment donné, on a craint de choisir une personne de couleur pour ce rôle. Une fois de plus, il s'agissait de frilosité quant au traitement des minorités. On ne veut pas faire de faux pas, alors on préfère s'abstenir. ■ *tev*

Quelques questions à Anaïs Emery, directrice artistique du Geneva International Film Festival (GIFF) et Émilie Bujès, directrice artistique de Visions du Réel (VdR), à propos de l'égalité des genres.

Propos recueillis par Alexandre Ducommun



Anaïs Emery
© Mei Fa Tan



Émilie Bujès
© Nikita Thevoz

En tant que directrices, comment vous engagez-vous en faveur de l'égalité des genres et contre la discrimination dans le secteur des festivals ?

Anaïs Emery (AE) : Les festivals de cinéma sont des métiers sous pression, particulièrement les postes de direction. En tant que directrice, rester en place, tenir le coup et travailler avec des équipes mixtes, c'est déjà une manière de lutter contre la discrimination. De manière générale, on remarque des disparités dans les festivals avec des départements à majorité féminine, tels que la communication, et des postes décisionnels ou de programmation principalement occupés par des hommes. Le GIFF est toutefois à majorité féminine actuellement.

Émilie Bujès (EB) : Depuis que je suis en poste, nous avons maintenu un comité de sélection globalement paritaire. L'équipe actuelle de Visions du Réel est composée principalement de femmes et cette représentation a été atteinte naturellement. L'essentiel est de conscientiser ces enjeux et de prêter attention à la parité, dans le recrutement comme dans la programmation.

D'un point de vue artistique, il y a moins de femmes que d'hommes dans les sélections, en particulier dans les compétitions ou dans les programmes Industrie. Comment se positionnent vos festivals à cet égard ?

AE : Le GIFF a signé la charte pour la parité et la diversité dans les festivals et s'engage à une transparence quant aux comités de sélection et aux statistiques. On touche toutefois là à une problématique vicieuse. Les festivals sont très visibles, mais sont en bout de chaîne et

ne peuvent pas régler seuls les problèmes de manque de diversité au niveau de la formation et de la production. C'est toute la chaîne qui doit être engagée au travers d'outils communs. Le GIFF est prêt à faire sa part.

EB : Ce qu'on peut faire à l'échelle du festival, c'est porter une attention à nos projets Industrie, puisque nos sélections dans ces programmes contribuent directement à des productions qui pourront voir le jour. Cela implique par exemple de s'assurer d'aller chercher suffisamment de projets portés par des femmes pour qu'ils puissent trouver des partenaires. C'est d'autant plus important d'avoir de la diversité dans les comités de sélection pour valoriser des regards différents sur les projets.

Selon vous, quels changements structurels sont nécessaires pour rendre l'industrie cinématographique plus inclusive ?

AE : Nous sommes dans une époque de transition sur cette question. À ce stade, je pense que toutes les mesures sont intéressantes à explorer simultanément ; qu'il s'agisse de mesures en faveur de la sécurité sur les plateaux ou de mesures d'encouragement à la diversité. C'est ainsi que se met en place un écosystème plus vertueux.

EB : La parité est liée non seulement à des questions essentielles de financement, mais aussi à des questions sociétales : les femmes doivent davantage mettre leur carrière de côté quand elles ont une famille, par exemple. Nous défendons une vision moderne de la société où les femmes ont les mêmes chances, mais dans les faits, en Suisse, la société n'est pas encore organisée et pensée comme telle. Par ailleurs, j'ai le sentiment que la question de la représentation des femmes dans les postes décisionnels occupait beaucoup le débat il y a quelques années, mais que la période actuelle accepte à nouveau la nomination d'hommes un peu partout dans les postes clés. Et c'est un problème. ■

© Katja Stirnemann



Éviter les clichés

Après son court métrage de fin d'études à la Haute École de Lucerne (HSLU) très remarqué, « Unser Name ist Ausländer », Selin Besili prépare actuellement son premier long métrage. Cette fiction centrée sur une famille kurde confrontée à un processus de naturalisation s'inspire une nouvelle fois de son histoire personnelle. La jeune réalisatrice a été retenue pour le programme de mentorat Migros Double, qui met l'accent sur la diversité et l'inclusion. Pendant un an, elle sera accompagnée par la réalisatrice et productrice allemande Raquel Kishori Dukpa afin de réfléchir à la meilleure manière d'éviter les clichés dans l'élaboration de ses personnages. « Je ne veux pas reproduire les stéréotypes auxquels j'ai moi-même été exposée », souligne Selin Besili. La Migros soutient également le dialogue artistique à travers sa plateforme Explorateur de diversité, qui s'adresse à différents domaines culturels. ■ *tev*

Égalité dans le film de commande

Derya Tuna répond à nos questions sur l'égalité dans le secteur du film de commande en Suisse.

Propos recueillis par Teresa Vena

Votre association, la Female Film and Advertising Association (FFAA), milite pour de meilleures conditions de travail des femmes dans le domaine du film de commande. Où placez-vous vos priorités ?

Les obstacles majeurs sont d'ordre structurel : manque de transparence concernant les honoraires, inégalités d'accès aux postes clés et persistance de stéréotypes dans la répartition des rôles. Beaucoup de femmes se retrouvent dans des fonctions dites de « soutien », comme la production ou l'organisation, tandis que la réalisation ou la cinématographie demeurent largement dominées par les hommes. Avec la FFAA, nous voulons accroître la visibilité des femmes et mettre en place des critères clairs ainsi que des normes contraignantes pour assurer des pratiques d'embauche et d'attribution de projets équitables.

Vous êtes également active au sein de la Swissfilm Association, qui représente le secteur du film de commande. De quelle manière la branche soutient-elle vos actions ?

Aujourd'hui, au sein de l'association, on parle beaucoup plus facilement de sujets comme l'égalité des chances, les fonctions dites de soutien dont je parlais avant, et la

conciliation entre vie professionnelle et vie privée qu'il y a encore quelques années. Il existe des initiatives, le travail en réseau se développe et la pression politique se renforce également, mais nous n'en sommes qu'au début. L'essentiel sera de traduire ces discussions en mesures concrètes avec un impact réel sur les conditions de travail au quotidien.

Quelles difficultés liées aux stéréotypes ou aux obstacles structurels avez-vous rencontrées dans votre carrière ?

J'ai souvent constaté que mon expertise était d'abord sous-estimée, et j'ai dû faire davantage mes preuves que mes collègues masculins. Lors de négociations ou de discussions créatives, j'étais initialement considérée comme quelqu'un avec un rôle organisationnel, pas comme une interlocutrice stratégique. Mais j'ai aussi fait des expériences très positives : lorsque la composition des équipes était plus diversifiée, j'ai pu plus rapidement assumer des responsabilités et mieux m'engager sur le long terme. Cela illustre à quel point les structures et les mentalités sont déterminantes.

Quelles mesures concrètes prenez-vous dans votre société pour favoriser l'égalité ?

Chez TUNA Production, nous veillons à constituer des équipes équilibrées et proposons des horaires flexibles ainsi que des solutions adaptées aux familles. Nous collaborons volontairement avec un large réseau de réalisatrices, d'autrices et de techniciennes afin de donner de la place à de nouvelles voix. En interne, nous favorisons également une culture où l'échange, le développement et le soutien mutuel vont de soi.

Comment la Suisse se situe-t-elle par rapport aux autres pays dans ce domaine ?

La Suisse est un petit pays bien organisé, mais nous avons encore bien du retard en matière d'égalité dans le secteur de l'audiovisuel. Les pays scandinaves ou le Royaume-Uni sont nettement plus avancés en matière de quotas, de transparence et de modèles de travail flexibles. La Suisse possède toutefois un grand potentiel : la branche cinématographique y est très bien connectée et suffisamment petite pour permettre la mise en œuvre rapide de changements. Mais cela exige du courage : il faut oser transformer réellement les structures existantes, et ne pas se contenter de belles déclarations d'intention. ■



© DR

Les chiffres parlent d'eux-mêmes

Pour pouvoir réagir à la discrimination envers les femmes dans l'industrie cinématographique, il faut des données prouvant une inégalité. En Suisse, la collecte systématique des données a commencé il y a environ dix ans. L'impulsion est venue de différentes associations professionnelles, comme l'ARF et Focal, ainsi que du groupe de travail «Gender Equality» créé au sein de la faïtière Cinésuisse. À leur initiative, les institutions de financement en Suisse se sont depuis lors engagées à réunir ces informations. La vaste étude réalisée en 2021 par l'Office fédéral de la culture montre que la répartition des genres, malgré un équilibre dans la formation, est très inégale dans presque tous les domaines devant et derrière la caméra. L'entrée et le maintien dans la profession semblent plus difficiles pour les femmes que pour les hommes. La collecte de données et leur mise en avant, objectif central du groupe de travail, constituent une base essentielle pour pouvoir instaurer des mesures visant à améliorer la situation. Les membres du groupe «Gender Equality» le voient comme une instance observatrice et accompagnatrice, qui aborde constamment la question de l'égalité dans le secteur et donne des impulsions. Il a ainsi largement encouragé l'inclusion, dans le Message culture actuel, du point suivant : « Il faut s'assurer qu'il existe, dans le domaine de la culture, suffisamment de points de contact professionnels qui proposent un soutien psychologique et des conseils juridiques en toute confidentialité. » La mise en œuvre concrète se fait encore attendre, mais l'OFC s'est au moins engagé à évaluer les besoins. ■ *teV Voir aussi P23.*

Focus

S'unir pour mieux protéger

Piloté par Cinéforum, un accord a été signé entre cinq associations professionnelles afin de rendre l'environnement de travail dans le cinéma romand plus sûr et plus respectueux pour toutes et tous.

Par Alexandre Ducommun

Dans le cadre du Locarno Film Festival, le fonds régional Cinéforum a présenté les résultats d'une initiative lancée il y a deux ans. L'accord sur la prévention et la lutte contre les atteintes à la personnalité dans la production audiovisuelle romande vise à instaurer des conditions de travail saines et respectueuses pour les employé·e·s et pour les mandataires du secteur.

Si la loi sur le travail est à la base de cet accord, Isabelle Chassot, présidente de Cinéforum, rappelle que cet enjeu de sécurité au travail « est loin d'être une évidence » dans tous les domaines et en particulier dans les milieux culturels, sous pression financière. C'est donc une double mission que remplit cet accord préventif: d'une part, il responsabilise les employeur·e·s du secteur au travers d'un rappel à la loi, et d'autre part, il définit une liste de mesures et d'obligations à respecter pour bénéficier des subventions du fonds régional.

Plutôt prévenir que guérir

En plus de l'engagement symbolique, matérialisé à travers une charte ratifiée par cinq associations de professionnel·le·s (AROPA, FTB-ASITIS, ARF-FDS, SSFV et Fonction : Cinéma), l'accord met en place des obligations concrètes pour toutes les productions soutenues en Romandie.

Le dispositif prévu s'articule sur plusieurs niveaux. Les sociétés de production devront d'abord signer la charte, puis suivre une



La cérémonie de signature de la charte a eu lieu au PalaCinema de Locarno.
© Eduard Meltzer

formation. Elles doivent garantir l'accès pour leurs employé·e·s à une personne de confiance au sein de l'entreprise. L'agrément final de la subvention est conditionné à la présentation d'un plan de protection détaillé, et, si un incident survient, la production est tenue d'appliquer la procédure prévue. Elle doit également informer immédiatement Cinéforum. Pour faciliter cette mise en œuvre, l'Aropa mettra à disposition une boîte à outils pratiques, tandis que Focal proposera dès novembre des formations pour les employeur·e·s alliant aspects juridiques, études de cas et communication de crise.

La bonne application de ces mesures sera surveillée par une commission de contrôle et d'application, composée du secrétaire général de Cinéforum, d'un·e juriste, d'un·e représentant·e des collectivités publiques et, à titre consultatif, d'un·e délégué·e par association signataire. Cette commission

a pour mission de vérifier le respect des obligations, de collecter des statistiques et, le cas échéant, de prononcer des sanctions. Mais celles-ci ne sont prévues qu'en dernier recours et ne porteront que sur l'irrespect des obligations préventives; la responsabilité de traiter des cas concrets reste à la charge des sociétés de production.

Un horizon national

L'accord entrera en vigueur le 1^{er} janvier 2026 pour les productions soutenues par le fonds romand. Stéphane Morey, secrétaire général de Cinéforum, rappelle que « la perspective est, et a toujours été, de pouvoir porter ces enjeux et les solutions développées en Romandie à l'échelle nationale ». Trois des associations signataires sont d'ailleurs actives à l'échelle du pays et seraient favorables à une extension à tout le pays, selon Stéphane Morey. ■

Annonce

CB
CINEBULLETIN

Zeitschrift und Plattform der Schweizer Filmbranche
Revue et plateforme des professionnel·le·s de l'audiovisuel suisse



50 Jahre Leidenschaft
für das Kino



50 ans de passion
pour le cinéma

1975
2025
50
Cinebulletin

Une plongée dans les ténèbres

Par Silvia Posavec



Image tirée de « Wolves » de Jonas Ulrich | Selma Kopp

« Wolves », premier long métrage de Jonas Ulrich, sera présenté en avant-première mondiale au Zurich Film Festival. Dans le rôle principal, Selma Kopp s'aventure dans un univers souterrain : celui du black metal.

Peu de métiers suscitent autant de fascination que celui d'acteur-trice. Nombreux sont celles et ceux qui, dès l'enfance, rêvent de se voir un jour sur grand écran. Mais parfois, le désir de jouer éclot en silence, presque en secret, comme en témoigne le parcours de la jeune comédienne zurichoise Selma Kopp. Même ses parents ignorent ses ambitions, jusqu'à ce que l'assistante en pharmacie soit – à sa propre surprise – acceptée à la Stage Academy de Zurich. Ni sa famille ni son entourage n'ont le moindre lien avec le monde du cinéma. C'est un collègue qui, un peu par hasard, lui parle de cette formation en cours d'emploi. Le programme, réparti sur deux ans, initie au métier par des cours de jeu, de chant et de communication. Bien qu'heureuse dans son travail en pharmacie, Selma Kopp aspire à autre chose. « Je voulais faire quelque chose qui me permette de mieux m'épanouir et qui me procure davantage de joie », se souvient la jeune femme de 24 ans, encore habitée par ses souvenirs de l'époque.

C'est avec une désinvolture similaire qu'elle décroche son premier rôle principal. Elle tombe sur l'annonce pour le personnage de Luana dans le long métrage « Wolves » du réalisateur zurichois Jonas

Ulrich « de manière tout à fait banale », raconte-t-elle en riant : sur Instagram. Encore en pleine formation, elle envoie aussitôt sa candidature, poussée par la curiosité et l'enthousiasme. Elle se révèle être le choix idéal : Jonas Ulrich recherche une actrice sans a priori, capable d'aborder avec une ouverture totale ce voyage cinématographique dans les bas-fonds de la scène black metal.

Monde de la musique

Le film raconte l'histoire d'une jeune femme qui cherche une échappatoire à son quotidien d'éducatrice et à des tensions familiales. Elle le trouve en rejoignant le projet musical de son cousin (WLVS), et entame une relation avec une figure controversée du groupe, le nouveau chanteur Wiktor (Bartosz Bielenia). Selma Kopp comprend donc intimement le désir de son personnage de rompre avec sa vie. Le fait qu'elle n'ait encore jamais vécu de tournage s'avère être un atout. « Mon évolution en tant que Luana a en fait été assez proche de mon évolution en tant que Selma, l'actrice, confie-t-elle. Je me reconnaissais toujours un peu dans Luana. »

Tout est un terrain inconnu pour elle, y compris sur le plan musical. Pour l'immerger dans l'univers du black metal, la production lui prépare une playlist spéciale « Luana », qu'elle écoute souvent en se déplaçant en tram à travers Zurich. Peu à peu, elle n'entend plus seulement ces sonorités sombres et ces vocalises stridentes : elle commence à les ressentir.

Place à l'improvisation

« Wolves », dont le traitement a été primé en 2022 par le programme de sou-

tien Fast Track de la Zürcher Filmstiftung, est le premier long métrage de Jonas Ulrich. Le film est produit par Dynamic Frame. L'originalité de ce projet hybride réside dans sa distribution, qui vise à donner un regard aussi authentique que possible sur le monde du black metal, en combinant musicien-ne-s issu-e-s de la scène et acteur-trice-s professionnel-le-s. Le scénario évolue en parallèle du tournage, et nombre de dialogues naissent en collaboration avec l'équipe. Selma Kopp apprécie beaucoup cette liberté d'improvisation, qui lui permet de faire sien le langage de Luana et de façonner son personnage. Le tournage, réalisé dans l'ordre chronologique, lui donne le temps de se préparer aux scènes intenses avec Bartosz Bielenia, acteur polonais révélé par le drame oscarisé de Jan Komasa, « Corpus Christi » (2019). Les séquences finales, exigeantes sur le plan physique et émotionnel, représentent un véritable défi, mais la jeune actrice affirme s'être sentie bien préparée. Un encadrement spécialisé l'aide à aborder en toute confiance le tournage de ces scènes intimes et porteuses d'enjeux idéologiques.

« Le professionnalisme avec lequel Selma Kopp et Bartosz Bielenia ont affronté ensemble la caméra à la fin du tournage était très impressionnant », souligne Jonas Ulrich. « Wolves » sera présenté en compétition au Zurich Film Festival, où il fêtera sa première mondiale. Il marque les débuts de Selma Kopp sur grand écran dans un rôle intense, nuancé et puissant. ■

Pema Shitsetsang est une actrice suisse d'origine tibétaine. Dans sa carrière, les occasions – offertes, saisies ou durement conquises – ont joué un rôle déterminant. Elle trace son chemin avec beaucoup de persévérance et de passion.

Par Teresa Vena

À quel moment avez-vous décidé de devenir actrice ?

C'était avant la fin de mon apprentissage commercial, en 2001. J'avais promis à mes parents de suivre une formation sérieuse. Aussitôt mon diplôme en poche, je me suis lancée dans les auditions pour les écoles d'art dramatique. J'ai finalement été acceptée en 2006 dans la filière théâtre de la Haute école des arts de Berne, après quatre tentatives. En Suisse, ce n'est pas facile pour les enfants issus de l'immigration de se lancer dans une carrière artistique. Les modèles de réussite sont rares, et les portes ne s'ouvrent pas de la même manière – certaines restent même closes. Peu parviennent à se faire une place dans ces structures déjà complexes. Choisir ce métier exige une grande ténacité : il faut vraiment le vouloir pour ne pas céder à la tentation de parcours plus faciles et plus prometteurs.

Racontez-nous vos débuts.

Pendant ma formation, j'ai reçu le Prix d'études en art dramatique du Pour-cent culturel Migros. J'étais très fière que Susanne-Marie Wrage fasse partie du jury, parce que j'admire beaucoup son jeu. Après mon bachelor, j'ai eu un excellent départ : j'ai décroché un rôle principal dans la pièce de théâtre « Multiple Option_14 » et un rôle secondaire dans la série suisse « Hunkeler Silberkiesel ». Après plusieurs mois d'auditions, j'ai aussi décroché un rôle secondaire important dans un long métrage germano-suisse, « Wie zwischen Himmel und Erde » (« Fuite à travers l'Himalaya »), où j'incarnais une passeuse qui aide des personnes à fuir leur pays, aux côtés de l'actrice principale, Hannah Herzsprung. Comme c'est courant dans le milieu, je me suis ensuite tournée vers des agences artistiques. Malgré une excellente formation et des retours positifs sur mon portfolio, je n'ai essayé que des refus. Une agence m'a fait comprendre que le moment n'était pas encore venu pour mon « type » et qu'elle avait déjà une personne issue de l'immigration, ce qui créerait une concurrence entre nous. J'ai ressenti cela comme une humiliation, tant pour moi que pour l'autre personne. Nos origines étaient différentes et nous n'avions absolument pas le même physique. Pour les personnes sans origine migratoire, le prétendu « type » n'était en revanche jamais un critère.

Faites-vous aussi du théâtre ?

J'ai surtout joué à Berne, où j'ai participé à plusieurs productions. Mais je fais actuellement une pause. Les longues journées de répétition sont difficiles à concilier avec mon rôle de mère d'un jeune enfant. J'ai incarné tout un éventail de personnages sur les planches : une soldate, une superhéroïne, Caroline dans « Casimir et Caroline », Antigone. Ce que j'aime particulièrement au théâtre, c'est le déroulement du jeu : on ne s'arrête qu'au rideau final, il n'y a pas de « coupez ! ». On vit pleinement le moment, on évolue avec ses collègues. Au bout des six semaines de répétition, vous êtes un ensemble. Une complicité se crée avec le public et avec l'espace, ce qui influence directement le jeu. Au cinéma, je joue le plus souvent de petits rôles secondaires. On arrive sur le plateau pour une seule journée, on fait de son mieux et on repart le soir même. Cela a ses avantages, mais c'est une tout autre dynamique. Pourtant, même un petit rôle peut me tenir profondément à cœur.

Quelles ont été vos expériences dans le cinéma suisse jusqu'à présent ?

Ma plus belle expérience a été dans le film à épisodes « Peripherie ». Le réalisateur Jan-Eric Mack m'avait choisie pour le rôle principal, et notre collaboration reposait sur une confiance et une estime mutuelle. Je souhaite à tous les acteur-trice-s de vivre une telle expérience. Une direction d'acteurs de qualité peut créer une vraie magie. J'y interprétais une policière ambitieuse qui fait trop de zèle dès son premier jour. Pour moi, le cinéma suisse, c'est avant tout la collaboration avec toutes les personnes impliquées dans un projet. On fait de bonnes expériences et d'autres moins bonnes. J'ai particulièrement aimé travailler avec Andrea Štaka sur la série « Neumatt », où j'incarnais une journaliste, et avec Katalin Gödrös pour un épisode de « Tatort », dans lequel je jouais la partenaire de l'inspectrice principale. La réalisatrice m'a confié plus tard qu'elle aurait aimé développer davantage mon rôle. Plus récemment, j'ai joué le rôle d'une médecin dans « Heldin » (« En première ligne ») de Petra Volpe. Tous ces rôles m'ont été proposés par Glaus & Gut Casting. J'avais rencontré Corinna Glaus lors de ma dernière année d'études, et je figure depuis dans son répertoire. Un lien de confiance s'est établi au fil des années, et je suis reconnaissante que Corinna, Nora et Mirjam pensent à moi pour les castings.

Pensez-vous être confrontée à des préjugés dans le cinéma suisse ?

Absolument. C'est encourageant de constater que des acteur-trice-s d'origine étrangère puissent aujourd'hui être choisis-e-s pour des rôles principaux et être amené-e-s à porter un film. Mais tant que cela ne devient pas la norme dans la culture cinématographique suisse, il reste du chemin à parcourir. Mes possibilités professionnelles dépendent de certaines conditions que je sais exploiter lorsqu'elles se présentent. Je sais que je suis actrice et que je sais jouer. Plus j'avance en âge, plus je prends



© DR

Pema Shitsetsang

plaisir à jouer. Je crois que cela tient au fait que je n'ai plus rien à prouver à personne. C'est le métier lui-même que je trouve précieux, pas le business qui l'entoure.

Quels projets vous ont particulièrement marquée ?

Comme je l'ai déjà mentionné, travailler avec Jan-Eric Mack sur « Peripherie » a été une expérience très spéciale pour moi. Je me souviens encore de l'appel m'annonçant que j'avais décroché le rôle. J'étais ravie : non seulement d'obtenir ce rôle principal, mais aussi qu'il puisse être interprété par une personne d'origine étrangère, sans que cela soit imposé par le scénario. Mon rôle a été écrit par Romana Friedli. Les portes ne s'ouvrent que lorsqu'on décide activement de les ouvrir. On attend ce type d'approche depuis longtemps et cela me donne de l'espoir pour l'avenir. Pouvoir prendre position sur le plan politique à travers l'histoire d'un film, plutôt que de se plaindre en marge, est une chance précieuse. L'an dernier, j'ai passé davantage d'auditions que les années précédentes, toutes grâce à Glaus & Gut Casting. De manière tout à fait inattendue, j'ai reçu une proposition venue d'Australie pour une production Apple. On m'avait pressentie pour un rôle secondaire de premier plan aux côtés de personnalités comme Willem Dafoe et Tom Hiddleston. Le processus de sélection a duré onze mois, et la réponse a malheureusement été négative. Mais pour moi, le simple fait d'avoir pu me battre pour ce rôle constitue déjà une victoire. La directrice de casting, Nikki Barrett (nominée aux BAFTA), a d'ailleurs beaucoup apprécié mes scènes en allemand. C'est un contact précieux que je compte entretenir : comme si un nouvel

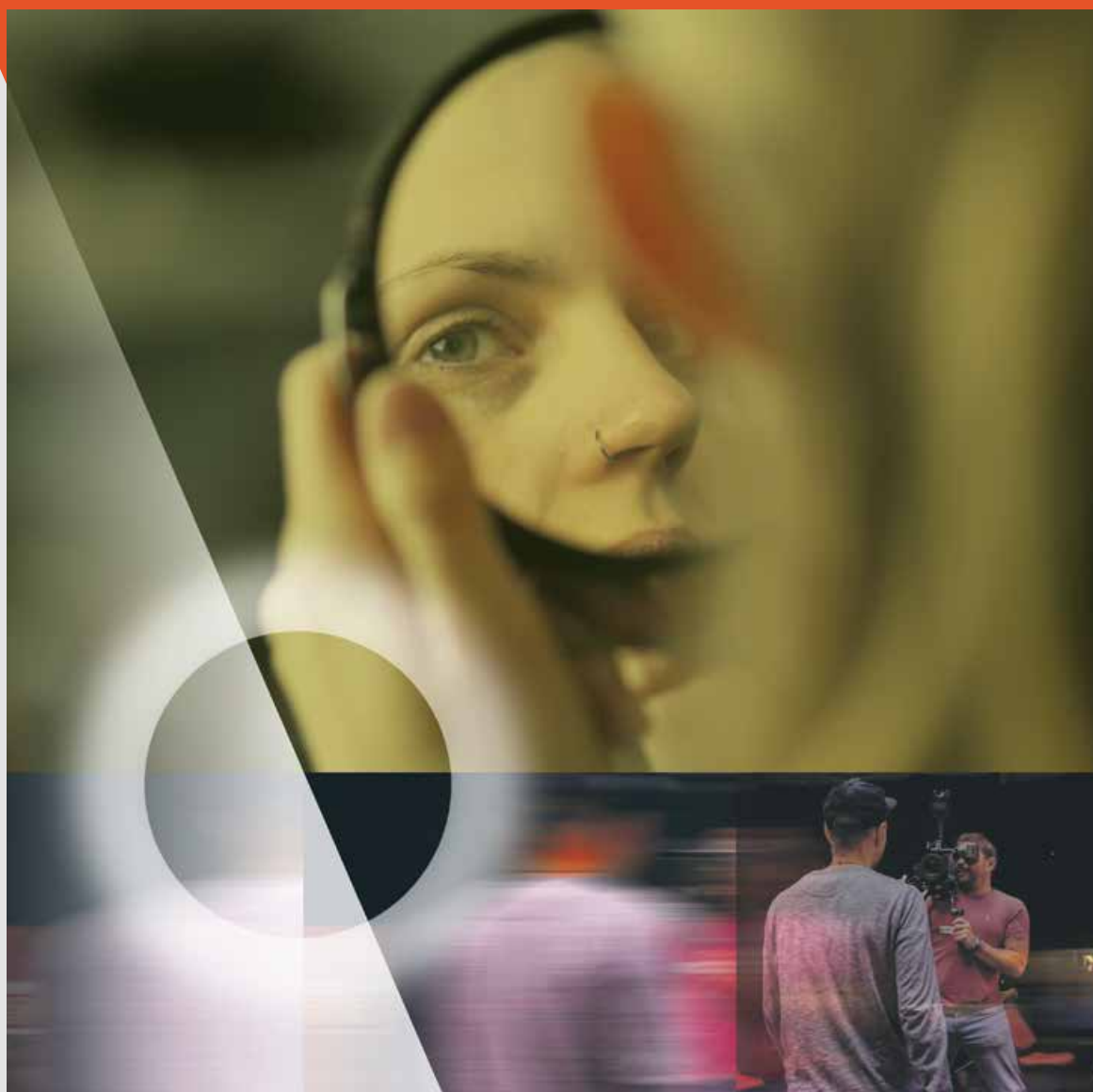
horizon s'était ouvert. J'ai aussi tenu un rôle central dans « My Sweet Pala », un court métrage réalisé par une cinéaste japonaise. Le tournage s'est déroulé aux États-Unis et j'y joue en anglais. Le projet m'a particulièrement touchée, puisque j'incarne une membre d'une famille d'immigré-e-s tibétain-e-s.

Quelles différences avez-vous observées en travaillant sur des projets internationaux ?

Je peux évoquer mon expérience avec une cinéaste tibétaine. En 2016, j'ai incarné une styliste en échec dans « Royal Café », un court métrage de la réalisatrice Tenzin Dazel tourné à Paris. Comme il s'agissait d'un rôle principal, ma collaboration avec elle a commencé très tôt, dans un processus particulièrement créatif. Nous sommes restées en contact étroit et espérons retravailler ensemble. Ce que j'ai beaucoup apprécié dans ce projet, c'est d'avoir pu parler d'une réalité depuis notre propre perspective de Tibétaines. Nous n'avions pas besoin de multiplier les explications : la présence d'un personnage issu de la diaspora allait de soi, sans qu'il soit nécessaire de la justifier.

Vous engagez-vous activement pour l'égalité des chances dans le cinéma suisse ?

J'ai 44 ans et je suis très heureuse de ma vie, mais il me paraît important de rappeler que le milieu du cinéma en Suisse souffre encore d'un problème structurel irrésolu. Pour dire les choses clairement, il s'agit d'un système marqué par le racisme. En tant qu'actrice, j'ai développé une sensibilité particulière, qui s'affine avec les années. Je ne suis pas une experte du racisme et je me définis d'abord comme comédienne, pas comme militante. Mais en tant que femme adulte et maman d'un enfant issu de l'immigration, je saisis volontiers l'occasion de m'exprimer sur ce sujet, que ce soit dans la sphère privée, lors d'une discussion avec le public ou ailleurs. C'est un débat qui devrait aujourd'hui aller de soi. ■



À LA RECHERCHE D'EXPERT·ES DE LA BRANCHE

FOCAL, la Fondation de formation continue pour le cinéma, recherche un·e

- Responsable de programme pour le domaine Exploitation et distribution
- Responsable de programme pour le domaine Jeu d'acteur cinéma



Plus d'informations :
www.focal.ch

focal

Politiquement correct, entre pression sociale et autocensure

Avec le deuxième opus de sa parodie du Far West, Michael « Bully » Herbig plonge la tête la première dans les abysses du politiquement correct.

Par Teresa Vena

Vingt-cinq ans après le succès phénoménal et les douze millions d'entrées de sa parodie western à la Karl May, « Der Schuh des Manitu » (« Qui peut sauver le Far West ? »), le réalisateur allemand Michael « Bully » Herbig revient avec un nouvel opus : « Das Kanu des Manitu » (pas encore de titre en français).



Image tirée de « Das Kanu des Manitu » de Michael « Bully » Herbig.
© herbX film Constantin Film/Luis Zeno Kuhn

On ne s'y attendait, à vrai dire, pas vraiment. Le premier film avait suscité l'ire des traditionalistes de Karl May dès sa sortie. En 2001, l'acteur français Pierre Brice, qui incarnait Winnetou dans la série de films des années 1960 et 1970, croisait Michael Herbig sur le plateau de l'émission allemande « Wetten, dass... », et lui reprochait le « manque total de respect » dont témoignait son film.

Depuis, les romans de Karl May, tout comme leurs adaptations cinématographiques, sont souvent perçus à travers le prisme de l'appropriation culturelle, et comme des représentations péjoratives. La perception de l'humour dans la société a évolué elle aussi. La satire est devenue un terrain miné : les faux pas, réels ou supposés, soulèvent la colère des réseaux sociaux et peuvent être lourds de conséquences pour leurs auteur-trice-s.

Mais Herbig n'a pas froid aux yeux et ressuscite sans hésiter l'Amérindien Abahachi et son frère homosexuel Winnetouch. Comme pour Karl May, on lui reproche de dresser une image trompeuse, voire raciste, des peuples autochtones, et de véhiculer une vision homophobe à travers le personnage efféminé de Winnetouch. Ce sont là les deux critiques principales adressées au premier film, dont le second reprend les grandes lignes.

Des signes de maturité

« Das Kanu des Manitu » marque néanmoins une évolution. Les allusions à connotation sexuelle ont presque entièrement disparu, et les personnages féminins, certes encore minoritaires, ont gagné en importance. Winnetouch s'est émancipé : il sait désormais se battre, même si son temps à l'écran a été drastiquement réduit. Dans l'ensemble, le film apparaît donc plus « mature ». Il regorge de clins d'œil non seulement au premier opus, mais aussi à d'autres personnages de l'univers de Michael Herbig, tout en multipliant les références culturelles et historiques qui nourrissent un sentiment de nostalgie.

Le résultat est une nouvelle fois une comédie dynamique, émaillée de gags et d'humour verbal. L'intrigue met en avant la relation passive-agressive entre Abahachi et son frère de sang blanc, le colon Ranger. On retrouve des échos de plusieurs moments cultes : lorsqu'ils se retrouvent pendus au gibet, Ranger demande à Abahachi pourquoi

il est de si mauvaise humeur. « Je suis mécontent de la situation dans son ensemble », lui rétorque ce dernier.

On s'attendait donc à ce que le film suscite la controverse, et il n'a pas déçu : les débats ont éclaté avant même sa sortie en salle. Les réseaux sociaux se sont rapidement enflammés, tout comme les médias. Pour les uns, « Das Kanu des Manitu » n'est plus qu'un exercice d'équilibriste, une série de plaisanteries inoffensives conçues pour éviter tout conflit. Pour les autres, il devient l'étendard d'une croisade contre un climat où seul un humour politiquement correct aurait droit de cité. Le film est donc instrumentalisé dans les deux camps : les premiers déplorent qu'il ne fournisse plus matière à polémique, les seconds s'en servent pour tourner en dérision un débat de société pourtant légitime.

Michael Herbig, qui a coécrit le scénario avec Christian Tramitz et Rick Kavanian, se défend de toute intention politique. « Le film a pour but de divertir, de permettre aux gens de se détendre et de retrouver un équilibre », assure-t-il. Il n'a bien sûr pas complètement ignoré la pression sociale, mais rappelle que « l'air du temps évolue rapidement ». « Ce qui ne signifie pas pour autant que notre propre sens de l'humour soit resté figé au fil des années », précise-t-il. Christian Tramitz résume la méthode du trio : « Nous avons couché sur papier tout ce qui nous faisait rire. »

« Das Kanu des Manitu » est peut-être encore plus réussi que le premier opus. Le film s'est débarrassé de certaines maladresses et a gagné en profondeur, sans tomber pour autant dans le moralisme. La critique de fond sur le sujet choisi reste cependant pertinente : une personne d'origine européenne peut-elle représenter de façon satirique un peuple colonisé par l'Occident ? Le film a été tourné en Espagne et aux États-Unis, avec la participation d'Amérindiens et d'Amérindiennes. ■

Sûr de lui – en toute modestie

Il y a plus de trente ans, Daniel Bernhardt quittait la Suisse pour se lancer dans une carrière qu'il n'aurait pas pu mener chez lui. Aujourd'hui, le Bernois s'est imposé aux États-Unis comme acteur et entraîneur en arts martiaux.

Par Teresa Vena



Daniel Bernhardt.

« Je veux que tu tiennes le rôle principal dans mon film », lui a lancé le réalisateur canadien Steven Kostanski. Daniel Bernhardt devait incarner un barbare confronté à une série de monstres dans un univers indéfinissable. « Deathstalker » a été présenté en première au Locarno Film Festival, et l'acteur a fait spécialement le déplacement depuis Los Angeles pour l'événement.

à manger deux repas supplémentaires par jour.

Pendant plusieurs années, il a entraîné Bob Odenkirk, star des séries « Breaking Bad » et « Better Call Saul », pour le préparer à « Nobody » et « Nobody 2 », récemment sorti en salle. Odenkirk n'avait jamais pratiqué d'arts martiaux auparavant. Daniel Bernhardt l'a emmené faire du vélo et de la randonnée, lui a enseigné la boxe et le kick-boxing, tout pour faire de lui une véritable machine de combat à l'écran. Il joue lui-même dans le film, aux côtés de Sharon Stone.

Ses années passées aux États-Unis se reflètent dans sa manière de parler et dans son attitude chaleureuse. Il n'en reste pas moins attaché à la Suisse. Il a tenté sa chance dans le cinéma helvétique il y a une dizaine d'années, mais il n'a décroché qu'une apparition dans un épisode de série télé. Pour l'instant, il demeure donc aux États-Unis. Les spéculations politiques ne le préoccupent pas.

Son ambition le pousse à aller de l'avant, à rester actif et à créer ses propres opportunités. Daniel Bernhardt peut déjà se targuer d'avoir réalisé son premier court métrage. Il prend au sérieux les personnages qu'il incarne, mais pas lui-même. Pour le reste, il préfère s'en remettre aux réalisateurs et réalisatrices. « Je ne suis qu'une pièce de leur puzzle », confie-t-il en toute modestie. ■

À l'aise dans le film d'action

Inutile d'auditionner : le producteur le connaissait déjà. Daniel Bernhardt s'impose naturellement en guerrier musclé maniant l'épée, prompt à décapiter et taillader ses adversaires à l'écran. Fier de décrocher ce rôle principal, il a compris dès les premières pages du scénario qu'il s'agissait du type de films dont « le public raffole » – ceux-là mêmes qui ont forgé sa carrière.

À 20 ans, Daniel Bernhardt quitte la Suisse pour Paris, où il débute comme mannequin. Huit ans plus tard, il part pour New York puis Los Angeles, décidé à percer dans le cinéma. D'abord entraîneur en arts martiaux pour les acteur-trice-s, il décroche progressivement des rôles à l'écran. Son meilleur atout ? Ses muscles. C'est ce physique qui lui vaut, au début des années 1990, de collaborer avec Jean-Claude Van Damme dans un spot publicitaire pour Versace – un tournant décisif dans sa carrière. « Aujourd'hui, dit-il en riant, ma filmographie dépasse la centaine de titres. »

Il a travaillé aux côtés de Sylvester Stallone et d'Arnold Schwarzenegger. « Arnold est très gentil et généreux », confie-t-il. Depuis l'adolescence, Bruce Lee reste une de ses grandes inspirations. « J'ai d'abord joué au football avant de me tourner vers les arts martiaux », se souvient-il. Le cinéma entre très tôt dans sa vie : il travaille dans l'ancien cinéma Splendid à Berne, où il peut voir de nombreux films. Parmi ses favoris figure « Casablanca », qu'il revoit au moins une fois par an. Mais il a surtout une passion pour les grandes fresques spectaculaires comme « Gladiator », « Braveheart » ou « Heat », soit le genre de films dans lesquels il évolue lui-même : « J'adore cet univers, c'est là que je suis chez moi. »

Beaucoup de discipline

Daniel Bernhardt ne se considère pas comme une célébrité. Il ne cache pas son plaisir lorsqu'on admire ses fréquentations hollywoodiennes, mais reste modeste et reconnaissant. Sa fierté transparait néanmoins lorsqu'il évoque la discipline et la persévérance nécessaires à sa carrière. « Je m'entraîne tous les jours, mais pas du matin au soir comme on pourrait l'imaginer – une heure et demie suffit », précise-t-il. Pour « Deathstalker », il a dû prendre cinq kilos et renforcer sa musculature, ce qui l'a conduit

Annonce



Pour plus de diversité au cinéma

Depuis une dizaine d'années, la question de la diversité et de l'égalité s'impose de plus en plus dans l'industrie cinématographique mondiale. Le débat ne porte pas seulement sur la parité entre les genres, mais aussi sur la place des personnes trans et non binaires, et des groupes marginalisés dans les sociétés occidentales.

Par Silvia Posavec

Selon une étude menée en 2024 par l'Annenberg Inclusion Initiative aux États-Unis, la part de rôles parlants attribués aux femmes dans les 100 films nord-américains les plus populaires n'a quasiment pas bougé depuis 2007 : le rapport hommes/femmes reste figé à 2,2 contre 1. Les professionnel-le-s issu-e-s de minorités ethniques ou de la communauté LGBTQ+ restent aussi largement sous-représenté-e-s. Que fait l'industrie pour renverser cette tendance ? Quelles initiatives fonctionnent ? Et où reste-t-il encore des progrès à accomplir ?

Les festivals de cinéma sont devenus des lieux majeurs pour les initiatives contre la discrimination et les inégalités structurelles. Un moment marquant a été la montée des marches à Cannes en 2018, lorsque 82 femmes – dont Agnès Varda, Léa Seydoux, Jane Fonda et la présidente du jury, Cate Blanchett – ont manifesté pour plus d'égalité. Depuis, la composition des jurys et la sélection des films en compétition font l'objet d'une attention plus soutenue.

Certaines entreprises mettent en avant leur engagement dans le domaine. Le programme « Women in Motion » du groupe de luxe français Kering, par exemple, décerne chaque année une série de prix à Cannes et organise des rencontres avec des personnalités comme Nicole Kidman où sont ouvertement abordées les questions d'égalité. En collaborant avec des réalisatrices émergentes, l'actrice s'affirme comme une figure inspirante et un moteur de changement, contribuant avec d'autres célébrités à renforcer la visibilité de ces initiatives.

L'un des principaux freins à l'égalité et à la diversité dans le cinéma reste la disparité d'accès aux ressources financières et structurelles. En 2016, une étude menée par le European Women's Audiovisual Network a montré que les réalisatrices disposent de budgets nettement inférieurs à ceux de leurs collègues masculins dans sept pays européens. Ce type de constat a conduit à la création de programmes de soutien ciblés, qui expérimentent de nouveaux modèles de financement de projets.

L'organisation étatsunienne à but non lucratif Breaking Through The Lens (BTTL) soutient les cinéastes traditionnellement sous-représenté-e-s (en particulier les femmes, les personnes transgenres et non binaires) et les met en relation avec des investisseurs intéressé-e-s. BTTL est une plateforme de financement qui propose également des programmes de mentorat ainsi que des ateliers. La première session de présentation de BTTL a eu lieu en 2019 et a porté ses fruits dès le départ : l'un des films soutenus a été présenté deux ans plus tard à la Quinzaine des cinéastes à Cannes, « Clara Sola », premier film de la réalisatrice costarico-suédoise Nathalie Álvarez Mesén.

Le réseau New Dawn, basé aux Pays-Bas, illustre une autre approche. Financé par des fonds publics provenant de neuf institutions européennes et d'une institution canadienne, il soutient les premiers et deuxièmes films de productions indépendantes à hauteur de 200 000 euros maximum, à condition qu'un financement national ou régional soit déjà acquis. L'accent est mis sur les projets portés



Image tirée de « Clara sola » de Nathalie Álvarez Mesén.
© Trigon-Film

par des cinéastes sous-représenté-e-s. L'un d'eux est « My Favourite Cake » du duo iranien Maryam Moghaddam et Behtash Sanaeeha, montré en compétition à la Berlinale en 2024.

Les plateformes de streaming redéfinissent les standards en matière de diversité. Netflix, par exemple, a investi près de 29 millions de dollars depuis 2021 dans des projets répartis dans plus de 35 pays via le Netflix Fund for Creative Equity. En 2024, la plateforme a lancé, en partenariat avec l'Arab Fund for Arts and Culture (Afac), un programme destiné aux jeunes réalisatrices originaires de pays arabes, et a soutenu huit cinéastes transgenres aux États-Unis, en collaboration avec le Transgender Film Center. La même année, pour la première fois, la moitié des 100 productions Netflix les plus regardées ont obtenu le « ReFrame Stamp », un label certifiant une distribution équilibrée entre les genres.

La visibilité et la pression publique jouent un rôle important, tout comme les programmes de soutien ciblés. Mais il en faut plus pour instaurer un changement durable. Des mesures structurelles s'imposent, telles que des standards de production contraignants, l'intégration de clauses d'inclusion dans les contrats de travail, ainsi que des dispositions légales. Au Royaume-Uni, le British Film Institute (BFI) a ainsi introduit en 2016 les « BFI Diversity Standards », qui définissent des critères concrets en matière de diversité. Leur respect est obligatoire non seulement pour obtenir un financement du BFI, mais aussi pour pouvoir concourir aux British Academy of Film and Television Arts (BAFTA) Awards.

En définitive, l'efficacité durable de ces mesures repose non seulement sur des conditions financières et politiques stables, mais aussi sur une évolution de la société dans son ensemble. Seule une transformation culturelle en profondeur pourra ouvrir la voie à une égalité et une diversité réelles, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'industrie cinématographique. ■



Voir aussi l'entretien
avec Imogen Kimmel
de Pro Quote Regie.

Une voie tracée avec style

Après ses études à la Haute École de Lucerne, le réalisateur d'animation et illustrateur zurichois Nino Christen a construit sa carrière dans le domaine du film de commande. Lors du festival Fantoche, il a expliqué comment sa vision personnelle imprègne chacun de ses projets. Il présente ici trois de ses réalisations les plus marquantes.

Par Nino Christen

© Nino Christen / SRG SSR



« **Filosofix** », 2017,
expériences de pensée
sous forme d'animation

La série web et TV en treize épisodes « **Filosofix** », réalisée pour l'émission de SRF Kultur « Sternstunde Philosophie », a constitué une étape importante dans ma carrière. Ce premier grand projet m'a énormément appris et m'a permis de consolider la position de mon studio d'animation. « **Filosofix** » explore de grandes questions philosophiques sous forme d'expériences de pensée animées. Les sujets devaient être variés et traités avec humour. J'ai opté pour un style épuré avec une forte signature

visuelle, combinant technique efficace et personnages expressifs. La production s'est étalée sur plusieurs années, offrant une collaboration très intense et enrichissante avec l'équipe de « Sternstunde Philosophie ». Autre aspect précieux, la collaboration avec Martin Bezzola, qui a conçu et réalisé la bande sonore des épisodes de une à deux minutes, autre marque distinctive de ces films. ■

« **Only a Child** » est un poème visuel réalisé par une vingtaine de cinéastes d'animation suisses sous la direction artistique de Simone Giampaolo et produit par Amka Films. Il donne forme et couleur à l'appel passionné d'un enfant pour l'avenir de notre planète, le discours prononcé par Severn Cullis-Suzuki lors du Sommet de l'ONU à Rio de Janeiro en 1992. Ce film omnibus a remporté de nombreux prix dans les festivals et a été *shortlisté* aux Oscars en 2022. Chaque contribution artistique dure entre dix et quinze secondes, accompagnée d'une voix off extraite de l'enregistrement original de Severn Cullis-Suzuki. Me basant sur le storyboard rudimentaire fourni par Simone Giampaolo, j'étais libre d'expérimenter tant sur le plan esthétique que dramaturgique. J'ai cherché à rendre chaque segment le plus expressif possible, avec un design sobre mais marquant pour les personnages et des transitions fluides.



© Nino Christen

« **Only a Child** », 2020,
film omnibus



site internet
ninochristen.ch

Animation



© Nino Christen

The Westerns, groupe originaire de Los Angeles, a eu l'ambitieuse idée de produire un clip vidéo couvrant l'intégralité de son album. Chaque segment devait être confié à un·e artiste d'animation différent·e, avant d'être assemblé en un tout cohérent. Les musicien·ne·s m'avaient repéré grâce à mon court métrage « L'Île Noire » (2014), sélectionné comme « Vimeo Staff Pick » et primé dans plusieurs festivals internationaux. Ils avaient particulièrement apprécié mon style noir et blanc très marqué. Pour

leur morceau « **Lobo** », très sombre, j'ai été chargé de développer une esthétique visuelle capable d'exprimer la même intensité. Cette expérience a offert un contraste bienvenu avec mes projets habituellement plus humoristiques et positifs. J'ai mis deux mois à réaliser le clip. Le budget était restreint, comme souvent dans les projets culturels, mais je disposais d'une grande liberté créative pour la conception et le montage. Plusieurs clips sont encore en cours de réalisation, le film complet n'est pas encore finalisé. ■

« **Lobo** », 2021,
clip vidéo

Annonce



Vorsorgestiftung Film und Audiovision
Fondation de Prévoyance Film et Audiovision

vfa
fpa

Who's who ?



© DR



© ZFF



© Swiss Films / P. Gutenberg

Le Syndicat suisse film et vidéo (SSFV) renforce sa présence en Suisse romande avec l'arrivée de **Chamsi Diba**. Titulaire d'une solide formation juridique, acquise notamment lors de son stage d'avocate dans un cabinet genevois, elle possède également une bonne connaissance du secteur audiovisuel : en 2024 et 2025, elle a été assistante-scénariste et assistante de production sur deux séries télévisées tournées à Genève, ainsi qu'attachée de presse pour le Geneva International Film Festival (GIFF) à deux reprises. Elle jouera un rôle clé dans le renforcement des liens entre la Suisse romande et alémanique. ■

Doris Fiala est la nouvelle présidente du conseil d'administration du Zurich Film Festival, elle succède à Roger Crotti. Née à Zurich, elle a été membre du conseil municipal de la ville de Zurich de 2000 à 2007, puis membre du Conseil national de 2007 à 2023. Elle a été membre de la délégation suisse au Conseil de l'Europe de 2008 à 2019 et elle est, depuis 2022, présidente de l'association ProCinema et membre du conseil d'administration de l'Opéra de Zurich. Elle est entrepreneuse dans le domaine de la communication. Elle représente le festival aux côtés du directeur du festival Christian Jungen, contribuant à la mise en réseau et à la recherche de fonds. ■

Swiss Films a engagé **Noémie Burckhardt** et **Lars Gebert** comme coresponsables marketing de la promotion nationale. Ils assistent Nadja Scherrer, cheffe du département, avec un taux d'activité de 50 % chacun. Diplômée de HEC Lausanne, Noémie Burckhardt a acquis de l'expérience chez CANAL+ et Goldbach Media. Lars Gebert a étudié la communication, le cinéma ainsi que les sciences sociales et a travaillé trois ans dans une agence de marketing. Il exerce également en tant que photographe et a réalisé divers projets audiovisuels. ■

Annonce



© M. Hofstetter / B. Aubert

Tizian Büchi et **Selima Chibout** prennent la direction et la programmation du cinéma du Centre de culture ABC à La Chaux-de-Fonds. Tizian Büchi a étudié l'histoire du cinéma à Lausanne et la réalisation à l'Institut des arts de diffusion (IAD) en Belgique. Il a travaillé dans la distribution et la programmation de festivals (comme Locarno) et réalisé son long métrage « L'ilot » en 2022. Selima Chibout, ethnologue, artiste vidéaste et dramaturge, a étudié à Neuchâtel et à Paris. Elle a travaillé comme assistante à la réalisation au sein de Climage à Lausanne. Elle réalise des films, enseigne et collabore à des projets cinématographiques et théâtraux. ■

Filmpromotion by **A L I V E**
film.ch
Plakataushang Kulturplakatstellen
Flyerverteilung Sandwichmen Werbeaktionen



Das grösste Schweizer
Kultur-Werbe-Netzwerk

seit
1973

Alive Media AG Hafnerstrasse 60 8005 Zürich Telefon 044 270 80 90
www.alive.ch

Repenser la diversité dans le cinéma suisse

L'Office fédéral de la culture publiait en mars dernier les résultats d'une étude pilote intitulée « Diversity on screen of Swiss films » (voir CB 551), dans le sillage d'une « Étude sur l'égalité des genres dans le cinéma suisse » réalisée en 2021. Les deux travaux posent la même question : quel degré de diversité existe (ou non) dans le cinéma suisse ? Sur le plan méthodologique, ils s'appuient sur des analyses quantitatives et visent surtout à mesurer la répartition et la représentation des genres devant et derrière la caméra. Le plus récent des deux est largement inspiré de modèles venus des États-Unis, d'Autriche et d'Allemagne.

Les résultats reposent sur la classification des figures visibles et/ou audibles dans 30 films suisses sortis en 2024, et sont présentés sous forme de chiffres, de tableaux et de visuels. Les études comportent également des informations sur l'âge, l'origine, la langue, l'état civil et le statut professionnel, toujours selon une organisation binaire des genres, et en comparaison directe avec les États-Unis. Or, cette approche centrée sur des unités mesurables n'est que partiellement pertinente : malgré sa rigueur statistique, elle laisse de côté des questions pourtant essentielles. Pourquoi a-t-on retenu ces catégories ? Que signifie réellement cette comparaison internationale ? Et surtout, qu'entend-on exactement par « diversité » ? Tant que ce concept n'est pas clairement défini, il tend à se réduire au critère le plus facile à quantifier, à savoir le genre, généralement appréhendé de façon binaire. Or, la diversité recouvre bien davantage : les appartenances et les identifications liées à l'ethnicité, la religion, le handicap, la sexualité, la classe sociale, le statut légal et bien d'autres dimensions de la différenciation sociale. Toutes ces catégories sont enchevêtrées de manière intersectionnelle.

Les approches de ce type, strictement quantitatives, atteignent vite leurs limites. Les chiffres peuvent paraître scientifiques, mais ils instaurent une distance avec le réel et une précision trompeuse. S'il



Prof. Dr. Josephine Diecke, études cinématographiques, Université de Zurich

est pertinent de s'interroger sur le « combien de fois », cela ne devrait pas occulter les questions du « comment » et du « pourquoi ». La diversité ne se réduit pas à ce qui est mesurable : elle inclut aussi ce qui échappe aux catégories, mais n'en demeure pas moins présent. On peut également s'interroger sur l'utilité réelle de ces catégories, et qui elles servent. Lorsque les statisticien-ne-s codent le genre, l'origine ou d'autres caractéristiques, il s'agit nécessairement d'assignations

extérieures – qui ne sont jamais neutres. Un tel étiquetage peut exposer malgré elles des personnes marginalisées, sans pour autant les sortir de l'invisibilité. L'histoire comme l'actualité montrent à quel point les catégories et les registres peuvent se révéler dangereux. Pour paraphraser Konrad Lorenz : être compté-e ne signifie pas être compris-e ; encore moins avoir donné son consentement, avoir agi ou être inclus-e.

Lorsque nous analysons la diversité, nous devons renoncer à l'illusion qu'il suffirait de compter des catégories. Ce qu'il faut, c'est une diversité méthodologique et du courage institutionnel. Les analyses et les catégories devraient être coconstruites par des personnes qui échappent au canon dominant – blanc, cis, masculin, hétéro et sans handicap. Sans quoi les données ne feront que reproduire des stéréotypes et des lacunes. En fin de compte, une analyse de la diversité est aussi complexe que les réalités qu'elle étudie. Nous avons besoin d'outils et de méthodes qui rendent justice à cette complexité, au lieu de l'enfermer dans des catégories binaires et dépassées. Au séminaire d'études cinématographiques de l'Université de Zurich, nous aborderons cette tâche en collaboration avec les étudiant-e-s, de manière scientifique et en intégrant les méthodes numériques, afin de contribuer à une réduction durable des inégalités. Comme l'a très justement formulé la réalisatrice Ava DuVernay : « Parler de diversité ne signifie pas cocher des cases. C'est une réalité que nous devrions toutes et tous ressentir profondément, intérioriser et apprécier à sa juste valeur. » ■

Impressum

Cinebulletin N° 553 / septembre 2025
Revue et plateforme des professionnel·les de l'audiovisuel suisse

Maison des Arts du Grütli
Rue du Général-Dufour 16
1204 Genève
cinebulletin.ch

Éditeur
Association Cinebulletin

Responsable de publication
Daniela Palumbo
daniela.palumbo@cinebulletin.ch

Rédaction Suisse allemande
Teresa Vena
teresa.vena@cinebulletin.ch

Rédaction Suisse romande
Adrien Kuenzy (en congé)
adrien.kuenzy@cinebulletin.ch

Assistant de la rédaction et
communication
Alexandre Ducommun

Correspondance Suisse italienne
Chiara Fanetti
chiara.fanetti@cinebulletin.ch

Graphisme : Ramon Valle
Soutien rédaction francophone:
Pascaline Sordet

Traduction : Nadia Pfeifer,
Kari Sulc

Correction : Jeanne-Marie
Chabloz, Christine Dériaz, Vasco
Pedrolini

Relation client : Gabriel Eichenberger
abo@cinebulletin.ch

6 numéros par an, abonnement:
CHF 55.-

Régie publicitaire et encartage:
inserate@cinebulletin.ch

Impression
media f'imprimerie SA
ISSN 1018-2098

Reproduction des textes autorisée
uniquement avec l'accord de l'éditeur
et la citation de la source.

 Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra
Département fédéral de l'intérieur DFI
Office fédéral de la culture OFC



Die deutsche Übersetzung
finden Sie auf **cinebulletin.ch**

Die Tessinerin Christina Andrea Rosamilia
baut sich eine internationale Karriere
ausserhalb stereotyper Normen auf.

Incontro con Christina Andrea Rosamilia

Di Chiara Fanetti

Tra recitazione e scrittura, l'attrice ticinese si racconta dopo aver girato due nuovi film e a un passo dalla pubblicazione del suo primo romanzo.

C'è introspezione e osservazione nelle riflessioni dell'attrice ticinese Christina Andrea Rosamilia. Pensieri attenti e onesti, che riguardano anche la sua professione, il mondo del cinema e le occasioni di lavoro, elaborati in anni vissuti all'estero (Gran Bretagna, Spagna e Stati Uniti, soprattutto) e trascorsi non solo a recitare per cinema e televisione ma anche a studiare come traduttrice e interprete. «Il cinema per me non è stato un colpo di fulmine ma più una sorta di filo rosso da seguire, man mano. Ho sempre dovuto fare altri lavori e altri studi, è stato un percorso a interruzioni, non volute ma necessarie».

Un misto di fortuna e di follia

Difficile vivere di sola recitazione nella Svizzera italiana, ma la carriera di Rosamilia è andata ben oltre i confini regionali ed è in Italia che il tutto è diventato un lavoro. «Ho cominciato a recitare seriamente grazie alla regista Irene Dionisio, che mi ha dato la possibilità d'interpretare il personaggio di Sandra ne «Le ultime cose». Da quel momento non è più stato un sogno ma ho deciso di trasformarlo in un'urgenza». Il film, co-prodotto anche da RSI e Amka, distribuito nel 2016 e selezionato alla Settimana Internazionale della Critica di Venezia, è ambientato in un banco dei pegni di Torino dove s'incrociano le storie di tre persone. Tra loro c'è anche Sandra, una ragazza transgender alle prese con un nuovo inizio. Un esordio importante per Christina, che la conduce ad ottenere altre parti, sia per la tv che per il cinema. A dieci anni da questa prima esperienza, e dopo

tante altre produzioni, cosa pensare di questa professione? «Sul set si comincia come sconosciuti ma alla fine delle riprese si diventa una piccola famiglia. Le tempistiche possono essere feroci e quando devi ripetere una scena ti distruggi più volte, in particolare se, come nel mio caso, s'interpretano soprattutto ruoli drammatici. Devi mantenere una specifica emozione, nutrirla ma non farla bruciare troppo in fretta. La forza di una brava attrice è saper stare nella parte, non farsi distrarre ma allo stesso tempo comunicare con l'esterno, senza perdere quel fuoco che sta curando». Christina Andrea Rosamilia ha seguito dei corsi all'Actors Studio di New York ma ha imparato il mestiere soprattutto lavorando: «sono un po' un'autodidatta. C'è un misto di fortuna e di follia nella mia storia».

Globale e locale

Un altro ruolo che le ha portato notorietà è quello di Belfiore, nella serie «Bang Bang Baby» di Andrea Di Stefano, ambientata nella Milano anni '80, prodotta da Amazon. Nel parlarne, emerge come le abbia dato visibilità internazionale e l'attrice mette in luce come, anche da spettatrice, questi canali di distribuzione abbiano permesso l'accesso a contenuti che altrimenti non sarebbero stati facilmente fruibili su



Christina Andrea Rosamilia © Alessandro Didoni, La bottega del ritratto.

scala globale: «hanno creato un orizzonte culturale più ampio. Prima vedevamo praticamente solo film USA o italiani, ora si trovano titoli da tutto il mondo. Più lingue, più culture, più possibilità: hanno abbattuto dei confini». Unica pecca, le piattaforme non riconoscono le royalties agli attori, una questione che si dibatte da tempo e che rappresenta una grande differenza con i contratti stipulati dai canali televisivi, che ad ogni emissione riconoscono un compenso al cast.

Dopo varie produzioni realizzate lontano (tra le ultime c'è «Il principe della follia» con Andrea Roncato, girato nelle Marche, scritto e diretto da Dario D'Ambrosi, fondatore del Teatro Patologico di Roma), quest'anno Rosamilia è tornata a recitare nella sua terra, grazie al film del regista austriaco Daniel Hoesl, «Un gran casino», ambientato nell'enclave di Campione d'Italia, sul lago di Lugano, diventata famosa per



Retrouvez la traduction française sur **cinebulletin.ch**

La Tessinoise Christina Andrea Rosamilia construit une carrière internationale en dehors des normes stéréotypées.

SUD-EST

la casa da gioco - la più grande d'Europa, progettata dall'architetto Mario Botta - finita in bancarotta. Un fallimento che ha trascinato con sé tutto il tessuto economico del piccolo comune.

«Mi sono trovata molto bene: il regista ha una visione particolare e il film, molto estetico e geometrico, è stato selezionato all'International Film Festival di Rotterdam. Girare finalmente a casa mia è stato emozionante e significativo, anche perché ho interpretato un personaggio diverso dal solito: sono un angelo».

Stereotipi da abbattere

Il percorso di Christina Andrea Rosamilia - e non solo il suo - mostra un aspetto piuttosto limitato del cinema italofono. La varietà di ruoli proposti ad attori e attrici è ristretta: «In Ticino e in Italia non viene data la possibilità di cambiare. Gli attori americani si trasformano: ingrassano, si tingono i capelli, si truccano... invece qui si cerca qualcuno che assomigli già al o alla protagonista. È un limite e un peccato».

Viene anche da chiedersi soprattutto come sia possibile che ancora oggi ad una persona transgender vengano proposte sempre le stesse parti: ballerina, criminale, prostituta. Un atteggiamento che alimenta una narrazione che non rispecchia la realtà. Quanti stereotipi resistono in un'industria che si presenta come progressista? Alla nostra domanda, l'attrice risponde con eleganza ma fermezza: «è un problema di rappresentanza e rappresentazione, e di come queste persone vengono viste, soprattutto dai media; come vittime o carnefici. C'è ancora molto da fare, in tutta la società. Indubbiamente nel cinema i direttori del casting dovrebbero avere più lungimiranza, sensibilità e cultura, anche se l'ultima parola spetta al regista. A un provino mi sono addirittura sentita dire che ero troppo femminile per interpretare una donna transgender: il regista voleva qualcosa di più 'grottesco'. Siamo arrivati

a questo livello di cliché, quindi sì, malgrado la recente presa di coscienza generale, c'è ancora un problema di rappresentazione per le persone della comunità LGBTQ+. Ogni persona è diversa, ognuno di noi è un mondo, ma non ricevo mai i ruoli di una madre o di altri personaggi femminili».

La libertà della scrittura

In futuro a Christina piacerebbe recitare in un poliziesco («ho un grande senso civico e di giustizia, adoro le regole»), in un fantasy o in un horror («un personaggio cattivo, per esplorare la mia parte più oscura»), ma ora è immersa nella scrittura.

«Ho sempre scritto, ho tenuto il mio primo diario a 11 anni. Li ho conservati tutti e qualche anno fa li ho riletti: è stato un pugno nello stomaco. Io ho fatto un percorso, sono stata la prima in Ticino a fare 'coming out', anche se è una parola che non amo perché ti colloca in una categoria e io odio le etichette. Per me la scrittura è sempre stata una valvola di sfogo, di purificazione. È forse l'atto più intimo con me stessa. Quando scrivo riesco a disconnettermi e lasciar fluire i pensieri dalla testa alla mano alla carta. La scrittura è diventata una parte importante della mia vita».

L'anno prossimo sarà un anno chiave: pubblicherà il suo primo romanzo, una storia che coinvolge anche il territorio ticinese. «È un racconto queer ma velato, un romanzo di formazione molto cinematografico, tanto che esiste già l'idea di trarne un film.

Tutto accade in una discarica, un luogo molto simbolico dove ogni cosa - i ricordi, i sogni - si trasforma e si spoglia del proprio nome per diventare altro. Attraverso quello che la gente butta, il protagonista scopre il mondo che c'è oltre le montagne, in quell'estate dove si diventa grandi e si passa all'adolescenza. È un progetto che coltivo da anni, ne sono profondamente orgogliosa, è il frutto di un lungo lavoro, completamente mio. Sarà un'occasione per mostrare il mio universo interiore».

Per il cinema, ci sarà ancora spazio? «Ora valuto solo parti che m'interessano. Sono aperta a nuove proposte, voglio farmi sorprendere e auspico che arrivino collaborazioni stimolanti, di un certo spessore, con personaggi e storie che mi catturino. Intanto mi concentro sulla scrittura del secondo romanzo». ■



Christina Andrea Rosamilia © Alessandro Didoni, La bottega del ritratto.